

—Elle m'a tout dit, en effet.  
—Eh bien, monsieur, vous savez maintenant que Marceline Langon est ma femme, que Modeste, la fiancée de Robert Valognes, est ma fille.  
M. Laugier alla ouvrir la porte derrière laquelle se tenaient les deux femmes.

—Venez, dit-il simplement.  
Elles entrèrent. Beaufort pâlit et chancela. La joie était trop forte. Marceline s'avança vers lui :  
—Pierre, dit-elle, j'ai tout dit à ta fille... Elle connaît maintenant les secrets de sa mère... Tu peux l'embrasser... Elle est prête à t'aimer comme tu le mérites et à te faire oublier, par ses baisers, toutes les souffrances si cruelles qui te viennent de moi.

Le juge écoutait et regardait.  
Mais ces trois êtres, heureux de se retrouver ensemble, en dépit de l'endroit même où ils se revoyaient, ne pensaient plus à lui et s'ouvraient leur cœur, comme s'il n'y avait pas eu là un étranger.

Beaufort pressait la jeune fille dans ses bras.

Il répétait passionnément :

—Ma fille ! mon enfant !... ma fille chérie !... !

Et Modeste pleurait en disant :

—Mon père !

—Qu'elle est belle ! Et tu es aussi bonne et aussi intelligente que tu es belle ! Quel bonheur ! Comme il est facile de tout oublier, lorsqu'on éprouve une aussi grande joie !... !

Et il la couvrait de baisers, puis reprenait :

—Et dire que je t'ai vue toute petite... à Saint-Denis... que je t'ai retirée de ce canal maudit où tu te serais noyée sans moi... et que je t'ai tenue dans mes bras... et que rien dans mon cœur ne m'a crié que tu étais ma fille !... Que je suis heureux de cet accident, si tu savais, chère enfant... Car, grâce à lui, tu me dois la vie deux fois... aime-moi beaucoup... d'abord parce que j'ai beaucoup pleuré, ensuite parce que je suis deux fois ton père... enfin, parce que je suis si en retard, si en retard pour tes baisers !... Tu m'en dois tant, de tes caresses !... !

—Oh ! mon père, je vous aime... et rendrai votre vieillesse heureuse.

—Car tu ne me crois pas coupable, n'est-ce pas ?

—Non.

—Bien sûr ?

—Par ma mère et par vous, je le jure !... !

—Que tu me fais de bien et que je voudrais te le rendre... Prends patience va, ma fille, on ne peut me garder longtemps en prison. Quelles que soient les preuves relevées si malheureusement contre moi, il faut que cela prenne fin bientôt. Ou je serai rendu à la liberté par le juge d'instruction, avec une ordonnance de non-lieu—ou je passerai en cour d'assises. Et je serai acquitté. Soyez toutes deux certaines que l'on ne trouvera pas un jury ayant la conscience assez légère pour me condamner, moi, Pierre Beaufort, comme coupable d'assassinat. Je pardonne à M. Laugier mon arrestation. Il a eu, en quelque sorte, la main forcée par ces indices singuliers. Et je ne souhaite qu'une chose : c'est de comparaître en cour d'assises. Une ordonnance de non-lieu ne me rendrait pas l'honneur,—à moins que le vrai coupable ne fût découvert. Elle laisserait à jamais peser sur moi des soupçons. Je ne veux pas. Je veux la discussion en pleine lumière. Je veux sortir de la cour, innocent, acclamé et la tête haute.

Puis il s'approcha de Marceline.

Celle-ci gardait les yeux baissés.

—Marceline, dit-il, ce n'est pas au moment où je retrouve ma fille que je puis garder pour toi de la rancune... Tout le passé douloureux, je l'oublie ! Tu n'as pas été coupable envers moi. Je reconnais que ta conduite a été franche et loyale. Je te pardonne.

Marceline tomba à genoux et éclata en sanglots.

—Non, pas à mes genoux, mais dans mes bras. Marceline... Je te pardonne, te dis-je, et je te remercie de l'enfant que tu me donnes... !

Il la releva et la pressa contre sa poitrine.

—L'âge n'a pas affaibli l'amour que j'avais pour toi, Marceline. Je te revois avec mes trente ans, comme lorsque tu en avais vingt. Lorsque je serai libre, nous irons au château de ton père, à Benavant... !

—Benavant n'a pas été vendu ? dit-elle.

—Non. Je l'ai conservé... comme une relique précieuse... comme le souvenir de mon bonheur et de mon malheur... !

—Que tu es bon, Pierre !

—Nous irons à Benavant, tons les deux, seuls, comme à un pieux pèlerinage... Et tu verras, Marceline, que nous y retrouverons les sensations d'autrefois... Le bonheur est là, puisque c'est là que nous l'y avons laissé. C'est donc là aussi qu'il faut que nous allions le chercher... adieu, Marceline... je vois M. Laugier qui me fait signe de me retirer... !

Et se tournant vers Modeste :

—Adieu, chère bien-aimée, toi que je ne connaissais pas il y a quelques jours et que j'aime cependant avec autant de jalousie que si je t'avais consacré ma vie tout entière... Adieu, à bientôt. Ne pleurez pas... Ayez confiance. Imitiez-moi.

Et il sortit, toujours fièrement, entre les deux gendarmes qu'un coup de sonnette de M. Laugier avait appelés.

Marceline et Modeste prirent congé du magistrat.

Celui-ci les salua, soucieux et distrait.

M. Pinson entra sur ces entrefaites.

—Monsieur le juge n'a pas d'ordres à me donner ?

—Aucun autre ordre que celui que vous connaissez. Surveillez le docteur Gérard, surveillez-le étroitement.

—Monsieur le juge n'a pas de renseignements complémentaires à me donner ?

—Non, en fait, je n'en ai pas. Cependant, je puis vous avouer mes incertitudes. Je crois que nous faisons fausse route, M. Pinson, et que décidément M. Beaufort pourrait bien être plus malheureux que coupable.

—Ah ! si M. Gérard voulait parler !

—Il ne parlera pas. Donc, de la finesse et faites diligence, M. Pinson. Les preuves—car il en existe—me forcent à renvoyer M. Beaufort à la chambre des mises en accusation. Il m'est impossible d'agir autrement. De là, en cour d'assises. Il ne faut pas que l'affaire aille si loin, M. Pinson. S'il y a un coupable autre que Beaufort... il faut le trouver, coûte que coûte, avant huit jours.

—Avant huit jours, je l'aurai trouvé, M. Laugier.

Et en sortant, M. Pinson murmurait :

—Oui, je le trouverai, et ce n'est pas en surveillant M. Gérard, mais bien ce satané joueur d'orgue, que je le découvrirai ! En avant, donc, et à nous deux, Jan-Jot... !

#### QUATRIÈME PARTIE

### LE JOUEUR D'ORGUE

#### I

On se rappelle que le docteur Gérard, en quittant Glou-Glou, le jour où le brave homme l'avait si bien servi, lui avait donné rendez-vous le lendemain dans la matinée.

Le lendemain, vers dix heures, Jan-Jot sonnait chez le docteur.

On l'introduisit aussitôt après son coup de sonnette.

Il était attendu.

Il posa son orgue dans un coin du corridor, derrière la porte, et jetant un regard d'inquiétude sur la domestique qui le regardait faire en souriant :

—Surtout, n'y touchez pas, c'est sacré !... !

Et il grimpa l'escalier pour rejoindre Gérard. Il frappa,

—Entrez !... !

—C'est moi, fidèle au rendez-vous ! dit le mendiant avec gaieté.

—J'en suis heureux, Jan-Jot, asseyez-vous, mon ami.

—Ce n'est pas de refus. J'ai déjà pas mal voyagé, ce matin. Et qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur le docteur ?

—Jan-Jot, au moment de faire appel à votre intelligence et à votre dévouement, laissez-moi vous rappeler que c'est à moi que votre mère doit la vie... à moi et aux soins charitables de ma mère... !

—Est-ce que vous croyez que je l'ai oublié, M. Gérard... Oh ! non, vous ne me faites pas cette injure, n'est-ce pas ?

—Laissez-moi vous rappeler, également, que si ma mère a été malheureuse, c'est par votre faute... C'est votre ivrognerie à Grindelwald qui vous a empêché de remettre à M. Pierre Beaufort la lettre qui lui était destinée.

—Vous êtes cruel, M. Gérard... dit le joueur d'orgue... Je me souviens de cette abominable action et j'en ai autant de remords que si je l'avais commise hier seulement... !

Il avait parlé d'une voix sourde, les yeux honteux et baissés.

—C'est donc avec bonté que ma mère vous a récompensé de votre malheureux oubli.

—Oui... je le sais... faut-il me faire tuer pour elle ?

—Non mais il faut sauver un homme de l'ignominie d'une condamnation infamante... l'arracher à la justice, à la cour d'assises... !

—Cet homme, c'est M. Pierre Beaufort, le mari de madame Langon.

—Oui.

—Ah ! le pauvre homme, en voilà un qui a souffert... Si vous l'aviez vu, dans le temps, à Bénavant, après le départ de votre mère... C'était à faire pitié... et il n'y a pas longtemps, quand je suis allé lui porter une lettre de la part de madame Langon, si vous l'aviez vu encore, c'était à fendre l'âme... Et quel vin, dans sa cave... M. Gérard... quel vin !... Travailler pour lui ; c'est travailler pour votre mère, pour vous, pour m'acquitter... J'en suis... Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Gérard réfléchit pendant quelques minutes.

—J'ai le plus grand intérêt à ne perdre aucune action, ni faits, ni gestes de M. Dagnerre de Morienval, l'ancien associé de M. Beaufort.

—Il est toujours malade ?

—Toujours, mais il va mieux. La guérison ne peut tarder longtemps. Lorsqu'il sera guéri, il voudra sortir, et lorsqu'il sortira, il faut que je sache où il ira.

—Vous le saurez.

—Arrangez-vous donc, Jan-Jot, pour ne jamais le perdre de vue, et si vous remarquez en lui quelque chose d'extraordinaire prévenez-moi.

—C'est entendu. Mais, dites-moi, M. Gérard, est-ce que par hasard vous soupçonneriez M. Dagnerre ?

—Je n'ai de soupçons sur personne.

JULES MARY

*A suivre*